

Permettez-moi, face à ce glorieux cercueil, de prononcer quelques mots de reconnaissance émue au nom de ses amis viennois, autrichiens et du monde entier, dans cette langue que par son œuvre Sigmund Freud a enrichie et ennoblie de façon si grandiose. Il convient avant toute chose que nous prenions conscience que nous, réunis ici par un deuil commun, nous sommes en train de vivre un instant historique, et cela le destin n'accordera certainement à aucun d'entre nous la possibilité de le revivre. Ne l'oublions pas : pour les autres mortels, pour presque tous, à la minute même où le corps se refroidit, leur existence, leur présence parmi nous s'efface à jamais. En revanche, pour celui que nous avons mis en bière, pour cet être rare, exceptionnel, au sein de notre époque désespérante, la mort n'est qu'une apparition fugitive, quasi inexistante. Ici le départ du monde des vivants n'est pas une fin, une conclusion brutale, c'est simplement une douce transition de la condition de mortel à celle d'immortel. Si nous pleurons aujourd'hui cette part périssable que fut son enveloppe charnelle, une autre part de lui-même, ce qu'il fut, son œuvre, demeure impérissable. Nous tous dans cette pièce qui sommes encore en vie, qui respirons, parlons, écoutons, nous tous ici, nous sommes spirituellement mille fois moins vivants que ce mort immense dans l'étroitesse de son cercueil.

Ne vous attendez pas à ce que je fasse devant vous l'éloge de ce que Sigmund Freud a accompli dans sa vie. Vous connaissez ses travaux, qui ne les connaît pas ? Qui de notre génération n'a pas été intérieurement façonné, métamorphosé par eux ? Bien vivante, cette merveilleuse découverte de l'âme humaine est devenue une légende impérissable dans toutes les langues, et ce au sens le plus littéral, car quelle langue pourrait désormais se passer, se priver des concepts, des mots qu'il a arrachés au crépuscule de la semi-conscience ? Les mœurs, l'éducation, la philosophie, la poésie, la psychologie, toutes les formes sans exception de création intellectuelle et artistique, d'expression de l'âme, ont été depuis deux, trois générations enrichies, bouleversées par lui plus que par nul autre au monde. Même ceux qui ne savent rien de son œuvre ou qui se défendent contre ses conclusions, même ceux qui n'ont jamais entendu son nom sont, à leur insu, ses débiteurs et sont soumis au pouvoir de son esprit. Sans lui, chacun de nous, hommes du XX^e siècle, aurait une manière différente de penser, de comprendre ; sans l'avance qu'il prit sur nous, sans cette puissante impulsion vers l'intérieur de nous-mêmes qu'il nous a donnée, chacun de nous aurait des idées, des jugements, des sentiments plus bornés, moins libres, moins équitables. Et partout où nous essaierons de progresser dans le labyrinthe du cœur humain, son intelligence continuera à éclairer notre route. Tout ce que Sigmund Freud a créé et annoncé, découvreur et guide à la fois, demeurera à l'avenir auprès de nous ; seul nous a quittés l'homme lui-même, l'ami précieux, irremplaçable. Tous sans distinction, en dépit de nos différences, nous n'avons, je crois, rien tant souhaité dans notre jeunesse que de voir une fois, en chair et en

os, devant nous, ce que Schopenhauer nomme la plus haute forme de l'existence : une existence morale, une destinée héroïque. Enfants, nous avons tous rêvé de rencontrer un jour un tel héros de l'esprit, au contact duquel nous pourrions nous former, nous élever, une personne indifférente aux sirènes de la gloire et de la vanité, responsable, dévouée exclusivement, de toute son âme, à sa tâche, une tâche non pas égoïste mais au service de l'humanité entière. Ce rêve exalté de nos premières années, cette exigence de plus en plus rigoureuse de notre maturité, le défunt les a réalisés de façon inoubliable par sa vie, et il a ainsi offert à notre esprit une chance sans pareille. Enfin il était là au sein d'une époque futile et oublieuse : imperturbable, en quête de la vérité pure, n'accordant d'importance en ce monde qu'à l'absolu, aux valeurs durables. Enfin il était là, sous nos yeux, devant nos cœurs pleins de respect, le chercheur sous sa forme la plus noble, la plus accomplie, en proie à son éternel conflit : prudent, soumettant chaque point à un examen soigneux, réfléchissant sept fois et doutant de lui tant qu'il n'était pas certain de ce qu'il avait trouvé – mais prêt, dès qu'il avait acquis de haute lutte une conviction, à affronter le monde entier pour la défendre. Son exemple nous l'a appris, l'a montré une fois de plus à notre époque : il n'est sur terre de courage plus merveilleux que celui, libre, indépendant, de l'intellectuel. Nous garderons toujours présent à la mémoire le courage dont il fit preuve pour parvenir à des découvertes auxquelles d'autres n'aboutirent pas parce qu'ils *n'osaient pas* les faire – voire seulement les formuler, les reconnaître. Il n'a, lui, cessé d'oser, inlassablement, seul contre tous, s'aventurant dans des terres vierges jusqu'à son dernier jour. Quel modèle pour nous qu'une telle audace

intellectuelle dans la guerre pour la connaissance que livre éternellement l'humanité !

Mais, nous qui le connaissions, nous savons également que cette recherche hardie de l'absolu s'alliait à une modestie ô combien émouvante et que cette âme merveilleusement forte était en même temps la plus compréhensive pour toutes les faiblesses psychiques des autres. De cette profonde dualité – rigueur de l'esprit, générosité du cœur – naquit au terme de son existence l'harmonie la plus parfaite que l'on puisse atteindre dans l'univers spirituel : une sagesse sans faute, limpide, automnale. Tous ceux qui l'ont fréquenté au cours de ses dernières années le quittaient rassérénés à l'issue d'une heure de conversation familière avec lui sur la folie et l'absurdité de notre monde, et j'ai souvent souhaité, à de tels moments, qu'il soit donné à des jeunes gens, à de futurs adultes, d'être là afin que, lorsque nous ne pourrons plus témoigner de la grandeur d'âme de cet homme, ils puissent encore proclamer avec fierté : j'ai vu un véritable sage, j'ai connu Sigmund Freud.

Une consolation nous est accordée en cette heure : il avait accompli son œuvre et était parvenu à l'accomplissement de son être. Maître de l'ennemi originel de la vie, la douleur physique, par la constance de l'esprit, la longanimité, maître dans le combat mené contre ses propres souffrances, tout comme il le fut, sa vie durant, dans la lutte contre celles d'autrui, il fut une figure exemplaire de la médecine, de la philosophie, de la connaissance de soi, jusqu'à l'amertume de la fin. Sois remercié d'avoir été un tel modèle, ami cher et vénéré, et merci pour ta vie magnifique et féconde, merci pour chacune de tes actions et de tes œuvres, merci pour ce que tu as été et pour ce que tu

as semé de toi en nos âmes, merci pour les mondes que tu nous as ouverts et qu'à présent nous parcourons seuls, sans guide, à jamais fidèles, vénérant ta mémoire, Sigmund Freud, toi l'ami le plus précieux, le maître adoré.